

Le début

Josiah

*« Au beau milieu du périple de notre vie,
je me suis trouvé dans une forêt sombre,
où le droit chemin ne m'apparaissait plus. »*

DANTE ALIGHIERI, *L'Enfer*

*L*es gens se rappellent-ils l'instant précis où ils tombent amoureux ?

Moi, oui. Yasmen m'avait apporté du bouillon de poule aux nouilles fait maison alors que j'étais trop malade pour cligner des yeux. On aurait dit de l'eau de vaisselle de la veille. Je ne sais pas comment on fait pour rater du bouillon de poule aux nouilles, mais ma chérie y était parvenue. Elle m'observait de ses yeux de biche aux longs cils, dans l'expectative. *Seigneur !* Je n'oublierai jamais son expression quand j'ai recraché cette soupe, mais elle était vraiment trop mauvaise et j'étais trop mal en point pour jouer la comédie.

Pendant une fraction de seconde, Yasmen a eu l'air peinée, mais, même si j'avais l'impression d'avoir été traîné sur des charbons ardents, je me suis mis à rire. Elle a ri aussi, et je me suis demandé si trouver une personne avec laquelle on pouvait rire alors même qu'on avait mal partout était la clef du bonheur, plus que les baisers langoureux, les vols en montgolfière et les balades romantiques au clair de lune. Mon corps tout entier était endolori à cause de l'état dans lequel je me trouvais, mais ce jour-là, Yasmen m'a rendu heureux. J'étais en proie à une grippe carabinée, et elle m'a fait rire.

Et c'est à ce moment-là que j'ai su.

Je suis passé de follement attiré et mené par le bout du nez à véritablement amoureux. Ce moment est gravé dans ma mémoire. Je ne l'oublierai jamais. Je n'oublierai jamais non plus cet autre moment, à peine quelques mois plus tard.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Yasmen lève les yeux de ce à quoi elle est en train de travailler, à la table de jeu au milieu du coin salon-salle à manger-cuisine de mon studio délabré, dont la décoration est celle d'un étudiant pauvre.

— Qu'est-ce que je pense de quoi ? lui demandé-je en m'asseyant sur la chaise branlante à côté d'elle.

— *Grits*¹.

— Bébé, laisse tomber, je t'en prie ! Je ne suis pas encore remis de la dernière fois que tu as essayé de cuisiner.

Elle me lance un regard faussement courroucé, réprimant visiblement un sourire.

— Je ne te parle pas de cuisiner ! Tu n'as rien écouté ? Je te proposais d'appeler ton restaurant *Grits*.

J'ai ramené une fille à la maison pour Noël, chose que je n'avais encore jamais faite. Elle s'est tout de suite merveilleusement bien entendue avec ma tante Byrd, et une semaine plus tard, au jour de l'An, elles manigançaient toutes les deux de me faire mettre à profit ma maîtrise d'administration des affaires et les recettes de famille de Tante Byrd pour que j'ouvre un restaurant.

— Ah, oui... Bien sûr. *Grits*.

Je rapproche ma chaise de la sienne et écarte la cascade de petites tresses qui tombe sur l'épaule de Yasmen.

— Bonne idée.

— Tu trouves ?

Elle me pose une main sur le front.

— Tu es à nouveau malade ? Le Josiah Wade que je connais ergote sur la moindre suggestion et a toujours un « Oui, mais » à la bouche.

1. « Gruau », en anglais.

Elle n'a pas tort. Mon père était un militaire, un homme sévère, un tyran domestique qui n'était jamais satisfait de rien. Il prévoyait toute chose comme une campagne militaire. C'étaient le contrôle, la discipline et la raison qui lui avaient permis de gravir les échelons à toute vitesse. Il a réussi à m'inculquer ces valeurs même si j'étais encore jeune quand il est mort, mais tout cela s'évapore à cet instant précis, quand je me rends compte que non seulement j'aime Yasmén, mais que je veux l'aimer pour le restant de mes jours.

— Épouse-moi.

Ces mots m'échappent ; je les prononce d'une voix douce et assurée. Car je *suis* sûr de moi, absolument sûr. Yasmén et moi sommes faits l'un pour l'autre.

Elle lâche son stylo et reste bouche bée.

— Qu... Quoi ?

Le souffle coupé, elle écarquille les yeux.

— Épouse-moi.

De manière invraisemblable – car ceci, *tout ceci*, est aussi surprenant venant de moi qu'une chèvre faisant des claquettes –, je mets un genou à terre devant elle, le cœur martelant la poitrine, comme dans une comédie romantique. Je tends les bras vers elle pour prendre entre mes mains son visage, dont les angles et les courbes délicates s'emboîtent parfaitement au creux de mes paumes.

— Je t'aime, Yasmén.

Elle hoche la tête avec une expression ahurie.

— Je sais. Je... Je t'aime aussi, mais je croyais que nous attendrions que tu aies fini tes études.

— Je les ai presque finies. Il ne me reste plus qu'un semestre. Ton bail expire le mois prochain. C'est le moment idéal pour que tu emménages avec moi.

D'un grand geste du bras, je montre l'appartement minable chichement meublé.

— Tu n'as pas envie de te joindre à moi dans ce cadre luxueux ?

Un grand sourire se dessine sur son beau visage et elle a un petit rire. La première fois que je l'ai vue, mes amis se sont moqués de moi parce que je me suis interrompu au beau milieu d'une phrase pour la dévisager. Ça ne me ressemble pas. Aucune jolie fille ne m'avait jamais fait l'effet que m'a fait Yasmen au premier regard. Je veux voir chez mes enfants sa peau brune et lisse, ses lèvres douces et pulpeuses, l'éventail de ses cils épais.

— Tu es fou, murmure-t-elle.

— Je suis sûr de ce que je veux avec toi, dis-je en passant l'index sur la courbe noire et soyeuse de l'un de ses sourcils. Est-ce que tu es sûre de ce que tu veux avec moi ?

Je le vois aussitôt. Je vois le calme, la certitude, *l'amour* étouffer ses doutes, ses hésitations. Elle se lève de la chaise branlante, se met à son tour à genoux pour être à ma hauteur et me couvre le visage de baisers légers. Ils effleurent mes lèvres et mes yeux comme des papillons voletant hors de ma portée avant que je ne puisse les attraper. J'ai envie de prendre de nouveau son visage au creux de mes mains, de l'immobiliser pour pouvoir lui rendre ses baisers, mais j'ai les bras ballants, comme engourdis par l'ampleur de ce qui est en train de se passer. Enfin, elle prend mes mains dans les siennes et plonge ses yeux dans les miens. Ils s'emplissent de larmes qui coulent sur ses joues.

— Oui, Josiah Wade, souffle-t-elle. Je veux t'épouser.

Mon corps revient à la vie et je la prends par les hanches pour l'attirer vers moi, puis je presse les paumes contre la peau douce et tiède de son dos. Elle n'est que chaleur et tentation. En l'absence de bague, je scelle notre engagement par un entrelacement de langues et de larmes. Notre baiser est brûlant, tendre et vorace à la fois. Ce doit être là le goût de l'éternité.

J'en suis persuadé.

Yasmen

On voit rarement de bonnes choses quand on regarde dans le rétroviseur.

C'est une leçon que j'aurais dû retenir, à ce stade, et pourtant, je jette un coup d'œil à la banquette arrière, et je vois ma fille enfreindre les règles. Son frère, assis à l'avant, côté passager, ne fait pas mieux.

— Les enfants, vous savez très bien que ce n'est pas l'heure de votre temps d'écran.

Je partage mon attention entre l'autoroute et eux deux.

— Rangez vos portables, s'il vous plaît.

— Maman, sérieux ?

Le soupir de ma fille Deja est lourd de l'exaspération que peut éprouver une adolescente de treize ans.

— Je viens juste de finir ma journée au collège *et* mon cours de danse. Laisse-moi tranquille.

— Désolé, maman, s'excuse Kassim en posant son téléphone sur ses genoux.

Deja pousse un soupir, comme si elle ne savait pas qui l'agaçait le plus de nous deux, moi parce que je leur donne des ordres ou son frère parce qu'il y obéit.

— Lèche-cul, marmonne-t-elle, les yeux toujours rivés sur l'écran de son portable.

— Deja, dis-je, si tu ne ranges pas ce téléphone, je te le confisque.

Ses yeux, noirs mouchetés d'or, croisent les miens dans le rétroviseur avant qu'elle ne mette son portable de côté.

J'ai l'impression de voir mon propre reflet. Nous nous ressemblons tellement ! Notre peau est aussi lisse et brune que celle du noyer poli. Ses cheveux, comme les miens, ont tendance à friser à la moindre humidité dans l'air. Elle a le même menton obstiné indiquant la même volonté.

« Elle est exactement comme toi », disait ma mère quand, toute petite, Deja courait et qu'elle tombait alors que je lui avais dit de faire attention, quand elle se relevait et repartait de plus belle, avec de nouvelles écorchures et de nouveaux bleus. « C'est bien fait pour toi ! Maintenant, tu vas voir ce que j'ai dû endurer quand je t'ai élevée. »

J'ai toujours pensé que ce serait une bénédiction, la mère et la fille, se ressemblant comme deux gouttes d'eau ; et cela l'a longtemps été... jusqu'à ce qu'elle ait treize ans. *Seigneur !* Je déteste cet âge. J'ai l'impression de ne plus jamais rien faire de bien, avec elle.

— Alors, comment s'est passée votre journée ?

Je leur pose cette question parce que je veux mettre à profit tout le temps de trajet que nous passons dans la voiture. Cela ne fait que deux semaines qu'ils ont repris l'école, et il faut que je commence cette année scolaire comme j'ai l'intention de la continuer.

— Jamal a amené son lézard à l'école, raconte Kassim, ses yeux amusés croisant les miens dans un bref regard oblique. Et il est sorti de son sac à dos pendant les cours.

— Oh mon Dieu ! ris-je. Il a réussi à le rattraper ?

— Oui, mais ça lui a pris au moins vingt minutes. Il est rapide... Le lézard, je veux dire.

Kassim tripote un bouton de la chemise blanche impeccable de son uniforme scolaire.

— Quelques-unes des filles se sont mises à crier. Mme Halstead est montée sur sa chaise, comme si c'était un serpent, ou je ne sais pas trop quoi.

— J'avoue que j'aurais peut-être cédé à la panique, moi aussi, dis-je.

— Ce lézard-là est inoffensif. Ce n'est pas un monstre de Gila ou un lézard perlé, répond Kassim. Ce sont deux des espèces venimeuses que l'on trouve en Amérique du Nord.

Je vois Deja regarder fixement l'arrière du crâne de son frère comme s'il sortait du Tardis du Docteur Who. Étant donné le flot continu d'anecdotes racontées par Kassim et sa fascination pour... eh bien, pour tout, on pourrait parfois le croire.

— On ne s'ennuie jamais, avec Jamal, dis-je en riant. Et toi, Deja ?

— Hein ? fait-elle d'un ton indifférent, distrait.

Quand je jette un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur, je ne vois que son profil. Elle observe l'autoroute I-85 à travers la vitre. À 18 heures, la circulation est très dense, la foule des habitants d'Atlanta qui rentrent du travail avance au ralenti et se faufile dans des espaces restreints, comme dans une partie de *Tetris* routier.

— Je te demandais comment s'était passée ta journée, tenté-je à nouveau.

— Ça a été, répond Deja, les yeux rivés sur la circulation, derrière sa vitre. Papa est au restaurant ?

Pour ce qui est de communiquer, on repassera.

— Euh, oui...

J'appuie sur le frein quand une Prius me fait une queue de poisson.

— Vous pourrez dîner là-bas et votre père vous accompagnera à la maison quand vous aurez fini.

— Pourquoi ? demande Kassim.

— Pourquoi quoi ?

J'attends que le conducteur de la Prius se décide.

— Je veux dire, où est-ce que tu seras, *toi* ? insiste Kassim.

— C'est l'anniversaire de Soledad, expliquai-je, tout en changeant prudemment de voie. Nous l'emmenons dîner au restaurant. N'oubliez pas de faire vos devoirs, je ne veux pas que vous preniez du retard.

— Seigneur, maman, soupire Deja. On vient à peine de revenir de grandes vacances et tu es déjà sur notre dos !

Je jette un coup d'œil d'abord à Kassim, côté passager, puis à Deja, à l'arrière.

— Day, ne parle pas mal.

Elle marmonne quelque chose. Je la regarde dans le rétroviseur tandis que je prends la sortie.

— Comment ? Tu as quelque chose à dire ?

— Je l'ai dit.

Elle tourne vivement la tête pour soutenir mon regard avec un air de défi, plein de ressentiment.

— Je ne l'ai pas *entendu*.

— Ce n'est pas mon problème, si ?

— Si, ça l'est. Si tu es assez grande et assez méchante pour le dire, alors dis-le assez fort pour que je l'entende.

— Maman, purée...

Elle se pince l'arête du nez.

— Pourquoi faut-il que tu sois aussi... *beurk* ?

Je pourrais répondre un millier de choses à cela, mais chacune d'entre elles ne ferait qu'aggraver la tension entre nous. Si j'avais parlé à ma propre mère sur ce ton, elle se serait arrêtée sur le bas-côté et m'en aurait collé une bonne. Dieu sait que j'aime ma mère, mais je ne veux pas de ça. Je prends une profonde inspiration pour me calmer et j'essaie de me rappeler toutes les façons dont je me suis promis de faire les choses différemment avec mes enfants, pour me situer quelque part entre une éducation trop indulgente et... celle de ma maman.

Je m'arrête à un feu rouge, tourne la tête pour jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule et croise le regard dur de Deja. J'ai toujours l'impression qu'elle érige un mur entre nous, qu'elle empile les briques avant que je ne puisse la toucher, de l'autre côté. La petite fille qui adorait nos batailles de polochons, nos marshmallows grillés autour du brasero dans le jardin, et nos manucures mère-fille du samedi matin me

manque. Est-ce que cela signifie simplement qu'elle grandit, ou que nous nous éloignons l'une de l'autre ? Ou les deux ?

— Ton père et moi attendons de toi que tu montres un meilleur exemple pour ton frère, lui dis-je.

— Oui, eh bien, papa n'est plus aussi souvent là, n'est-ce pas ?

Détournant les yeux de moi, elle tourne la tête et regarde de nouveau fixement à travers la vitre.

Même si Josiah ne vit plus avec nous, il n'habite qu'à deux rues de la maison, et les enfants le voient tous les jours. Néanmoins, une douleur empreinte de culpabilité me serre le cœur, car même si j'ai envie de croire que ce n'est que le fait que Deja ait atteint l'âge de treize ans qui a détérioré les choses entre elle et moi, je ne peux pas me mentir : les problèmes ont commencé avec le divorce. Ses yeux, autrefois pétillants et rieurs, paraissent maintenant trop âgés pour le reste de son visage, non seulement parce qu'ils ont vu passer une année de plus mais parce qu'ils ont été témoins de la dissolution du mariage de ses parents au cours des dernières années.

— C'est vert, maman, m'avertit Kassim.

Avant que qui que ce soit ne puisse me klaxonner, je redémarre au milieu des autres voitures, et je passe devant le panneau bleu et blanc indiquant que nous pénétrons dans le quartier de Skyland, l'un des plus vivants d'Atlanta. Les muscles de mes épaules se décontractent comme nous laissons derrière nous le stress de l'autoroute pour retrouver le rythme plus tranquille et la circulation plus fluide des rues étroites de Skyland. Ce quartier associe le charme et le côté intime d'une petite commune à la proximité de l'énergie explosive et des options illimitées d'une grande ville. Nous nous engageons dans Main Street, bordée de trottoirs pavés, de boutiques et des tables tendues de nappes en tissu des terrasses des cafés. Je sors du rond-point au centre duquel il y a une fontaine, sur Sky Square, et je continue à rouler jusqu'à ce que notre restaurant, le Grits, apparaisse.

Le centre de Skyland est un parfait mélange de préservation et de progrès. Les responsables du découpage par zones ont préservé un grand nombre des demeures historiques en en faisant des commerces. Notre restaurant de cuisine *soul fusion*, le Grits, en est un parfait exemple. Ce bâtiment de deux étages de l'époque victorienne, avec sa galerie qui en fait le tour, m'a conquis dès que je l'ai vu. La maison était dans un état de délabrement avancé, mais nous avions un prêt de la banque, une foule d'idées et des tas de recettes de famille. C'était Josiah qui avait le diplôme d'administration des affaires, mais c'est moi qui apportais la vision d'un restaurant de cuisine « des familles » dont la spécialité était de réinventer les meilleures vieilles recettes du Sud. Il nous a fallu un moment pour que l'endroit devienne chic. Nous sommes longtemps restés un petit restaurant familial, dans un local exigü, dans le sud d'Atlanta.

En dehors des deux êtres humains dans cette voiture, le Grits est ce dont je suis le plus fier. C'est aussi notre bébé. Même quand les choses se sont désagrégées, entre Josiah et moi, nous avons toujours nos trois bébés. Déjà, Kassim, et cet endroit, le Grits. Quand nous nous sommes rendu compte que c'étaient les seules choses qui nous maintenaient encore ensemble, nous avons compris qu'il valait mieux nous séparer.

Enfin, c'est moi qui l'ai compris.

Quand nous arrivons au Grits, je me gare sur une place de stationnement réservée, juste devant, et je coupe le contact. Kassim ouvre la portière, descend de la voiture et monte les marches du seuil du Grits sans un mot de plus. Déjà descend à son tour et referme la portière. Dégingandée, avec ses bras maigres et ses jambes de girafe, dans la jupe écossaise de son uniforme scolaire et ses Converse montantes roses, déjà collée à son téléphone, une fois de plus, elle s'arrête pour taper quelque chose, avant d'entrer dans le restaurant.

Je n'ai même pas la patience de lui rappeler que ce n'est pas l'heure de son temps d'écran. Josiah n'aura qu'à s'en

occuper pendant les quelques heures qui viennent. Je sors du coffre la housse contenant ma robe, monte les marches et tire la lourde porte d'entrée ornée de notre logo. Dès que je franchis le seuil, un sentiment de satisfaction m'envahit, aussi palpable et concret que l'odeur appétissante de poulet frit et de légumes qui flotte dans la salle décorée avec goût. Le restaurant est complet ce soir, comme tous les soirs ces derniers temps. Quelle différence quelques années peuvent faire !

À l'autre bout de la salle, Deja et Kassim se tiennent à côté d'un homme que je ne reconnais pas. Il a un certain âge, est de taille moyenne et se tient à côté d'une femme petite et menue qui porte une tenue de chef cuisinière : une veste blanche et un pantalon ajusté. La réputation de Vashti Burn et son expertise dans le domaine culinaire nous ont aidés à remonter la pente alors que nous étions au bord de la ruine. Sa peau marron foncé forme un contraste somptueux avec la couleur auburn naturelle de ses cheveux, coupés court. Sa coupe met en valeur ses pommettes saillantes. Ses lèvres pulpeuses s'étirent en un sourire, révélant des dents blanches bien alignées, tandis qu'elle lève les yeux vers l'homme de grande taille à côté d'elle.

Josiah.

Mon ex-mari est l'un de ces hommes-*là*. Un homme qui retient votre attention avec ses larges épaules, sa démarche résolue, ses longues jambes qui semblent engloutir chaque pas comme s'il devait absolument se rendre quelque part mais qu'il refusait qu'on le presse. J'étais serveuse dans un restaurant quand nous nous sommes rencontrés. Josiah, qui attendait qu'une table se libère avec un groupe d'amis, m'a séduite avant même que je ne pose les yeux sur lui : avec son rire, qui se déroule comme un ruban de soie noire et fait tourner les têtes. Qui m'a fait tourner la tête, à *moi*. Non pas qu'il ait eu de nombreuses raisons de rire au cours de ces dernières années. Nom de Dieu ! Aucun d'entre nous n'en a

eu ; et pourtant, il rit en ce moment même, avec notre jolie nouvelle chef.

Un groupe de femmes hilares entrent dans le restaurant, parfumées, en robes moulantes et talons aiguilles, et elles s'agglutinent autour du pupitre de l'hôtesse d'accueil. Au Grits, on peut venir en jean aussi bien que sur son trente et un ; ou, dans leur cas, dans une tenue pour aller clubber. Je leur adresse un sourire tandis que l'hôtesse les accueille, puis je me dirige vers Josiah et les enfants. Quand je ne suis plus qu'à quelques mètres d'eux, Josiah lève les yeux vers moi et son sourire se fige, comme chaque fois qu'il me voit, avant de retomber complètement. Cela me fait un peu mal de voir que l'aisance que nous partagions n'existe plus. C'est l'une des choses que nous n'avons jamais retrouvées, à la suite de la saison la plus douloureuse de nos vies. Cette aisance s'accompagnait d'amour, de passion, de complicité. Au moins, nous sommes toujours associés, en affaires et dans l'éducation de nos enfants.

— Salut, murmure-t-il de sa voix grave et profonde, que je connais si bien, quand je me joins au petit groupe. Je ne savais pas que tu étais là. Je croyais que tu avais juste déposé les enfants.

— Euh, non...

Je tapote la housse et adresse un sourire poli à Vashti et à l'inconnu.

— Il faut juste que je me change avant d'y aller.

— Permetts-moi de faire les présentations, me retient Josiah. Yasmen, voici William Granders, critique gastronomique pour l'*Atlanta Journal-Constitution*. William, Yasmen Wade, mon associée.

Un critique gastronomique. Alors voilà pourquoi il est à notre meilleure table !

— Ravie de vous rencontrer, monsieur Granders, accueillis-je en lui tendant la main.

Il la serre dans la sienne avec un sourire avant de boire une gorgée de son bordeaux.

— Contente de te revoir, Yasmen, dit Vashti d'une voix bien modulée et plaisante.

— C'est réciproque.

Cela fait environ un an que Vashti travaille ici, mais nous ne nous connaissons pas si bien que cela. J'étais toujours en arrêt quand Josiah l'a engagée, après une série de tentatives ratées de remplacements, à la suite de la mort de Tante Byrd. Vashti a la formation culinaire et le petit quelque chose propre à tous les cuisiniers les plus doués, d'après ce que disait Byrd. Elle nous a sauvé la mise, mais quelque chose que je n'arrive pas vraiment à définir nous a empêchées de devenir amies. Les clients et le personnel l'adorent. Mes enfants l'adorent. Josiah... a une main posée sur son épaule. Le geste est innocent. Platonique. Pourtant, il y a quelque chose qui me... turlupine.

— Bon ! Les enfants, prenez une table pour pouvoir manger puis faire vos devoirs, dis-je, avant d'adresser un sourire à M. Granders. J'espère que votre repas vous a plu !

— Comment pourrait-il en être autrement ?

Il regarde Vashti d'un air admiratif.

— Vous avez dégotté une vraie perle rare. Je n'avais pas mangé de poulet et quenelles aussi délicieux depuis... eh bien, à vrai dire, je n'en avais jamais mangé d'aussi délicieux !

— Nous avons beaucoup de chance, je reconnais avec un sourire.

— Il y a une banquette libre au fond, près des cuisines, indique Josiah en déposant un baiser rapide sur le sommet du crâne de Deja. Je viendrai vous voir dans quelques minutes. Choisissez ce que vous avez envie de manger.

— Des côtelettes, répond aussitôt Kassim en se passant la langue sur les lèvres.

— Mon grand, tu vas finir par te changer en côtelette ! dit Vashti en riant. C'est ce que tu prends chaque fois ! Quand est-ce que tu vas goûter à mon escalope de poulet panée ?

— La prochaine fois ? suggère Kassim avec un sourire penaud en haussant les épaules.

Si Deja est moi en miniature, Kassim est Josiah tout craché.

— Allons-y, les enfants. Laissons M. Granders finir son repas tranquillement, dis-je avant de reporter mon attention sur le critique gastronomique. C'était un plaisir de faire votre connaissance.

Quand nous arrivons à la table que Josiah a réservée pour les enfants, je prends deux menus et les leur tends.

— Choisissez ce que vous voulez. Votre père va venir prendre votre commande.

— Je meurs de faim ! s'exclame Kassim en ouvrant son menu, parcourant les différentes options avec de grands yeux.

— Mangez. Rentrez à la maison. Faites vos devoirs. Dans cet ordre-là, leur rappelé-je en les fixant tour à tour. C'est compris ?

— Oui, répond Deja, le visage caché derrière son menu ouvert.

— Très bien, conclus-je en tenant la housse contenant ma robe par-dessus mon épaule. Je vais me changer.

Je me fraye un chemin entre les tables et souris à quelques habitués, mais je ne m'arrête pas. Mon portable vibre dans mon sac à main, et je devine que c'est mon amie Hendrix qui se demande où je suis. Je m'apprête à décrocher pour la rassurer, lui répondre que j'arrive, mais mes pas se font soudain hésitants, je m'arrête, et me tiens là, paralysée, dans le couloir désert. N'importe qui d'autre ne verrait là qu'un plancher aux larges lattes sombres bien cirées, mais mon imagination me fait voir une ancienne tache sous mes Nike ; et, même si le sol a été récuré il y a bien longtemps, je vois encore mon chagrin incrusté dans le bois. Pendant des mois, j'ai été incapable de passer à cet endroit sans avoir le souffle coupé et la tête qui tourne. Ma douleur tapissait ces murs. Mes fantômes et ma peine étaient attablés dans cette salle.